Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 50

Artikel: Les décorations et les décorés
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180991

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mâ lé Suisses sant pou ; bintou dein la mêlâïe
Lo bravo Djan Camu eut la tît'éclliaffâie.
On l'ai tapavé dru, ne l'âi fasâï pas biau,
On étâi âo mâi d'ou, lo sélâo étâï tzaud.
Etc., etc.

Ce morceau fut si bien interprêté par M. Clément, que le major de table s'écria : « Carabiniers, ce récit, qui rappelle un des glorieux fait d'armes de nos ancêtres a été dit avec tant de naturel, avec une verve si franche et si désopilante, qu'il m'est impossible de vous commander un ban mathématique et mesuré... battez des mains à discrétion. »

Les plus bruyants orages du mois d'août ne sont rien, comparés à ce qu'on entendit alors.

Nous n'en finirions pas si nous voulions ici rendre à chacun ce qui lui est dû ; nous aurions des éloges à donner à MM. *Thévoz*, pasteur, *P. Vulliet*, professeur, *Rochat*, député, *Schopfer*, négociant pour leurs excellents discours ; à MM. *C. Krieg*, *Parmelin*, notaire, *Rouge*, syndic au Mont, etc., etc. pour leurs chansons ; nous aurions à décrire la gaîté étourdissante et les applaudissements qui ont suivi les couplets de circonstance de M. Reiser, qui recueille chaque année, dans ce banquet, de nouveaux succès.

D'autres couplets de circonstance ont été chantés par l'auteur de ces lignes, qui les publie ci-après, suivant le désir exprimé par quelques personnes.

La distribution des prix

AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ DES CARABINIERS DE LAUSANNE
le 4 décembre 1870.

Malgré le froid qui me cloître en ma chambre,
Malgré la pluie et les chemins boueux,
Avec plaisir je vois venir Décembre ;
Plus d'une fois il a comblé mes vœux.
Il n'a, c'est vrai, ni soleil ni verdure ;
On le regarde avec certain mépris ;
Et cependant, Messieurs, je vous l'assure,
Il a, pour moi, toujours beaucoup de prix.

C'est la saison où le tireur moissonne,
Non l'épi d'or, parure des étés ;
Mais, en échange, à sa faucille on donne
La pyramide aux reflets argentés,
Des mois plus chauds, les mouches lui reviennent ;
Mais leur piqûre est d'un effet charmant :
Pendant longtemps les tireurs s'en souviennent,
Vous le savez,... avec quelque agrément.

Jadis ce jour d'allégresse et de fête
Pour tout tireur n'était pas très joyeux ;
Car on voyait passer sur mainte tête
Une coiffure aux attributs affreux.
C'était pour nous un usage profane :
On supprima le bonnet maladroit,
Sachant très bien, hélas, que le plus âne
N'est pas toujours, Messieurs, celui qu'on croit.

Il est prouvé qu'une balle insensée
Produit souvent un déplorable effet ;
Car, dans le sol, aveuglement lancée,
Elle peut faire un hardi ricochet.
S'armant alors d'une incroyable audace,
Et de sans gêne et de mauvaise foi,
Elle s'en va frapper droit à la place
Qui peut donner un premier prix de roi.

Quand nous luttons avec nos carabines,
Faisons-le tous avec fraternité :
Même respect aux mouches les plus fines
Qu'à celles dont le bord est emporté.
Non, ceux à qui bonne chance est donnée
Ne doivent point s'en flatter hautement ;
Pour en donner l'exemple cette année,
J'ai recueilli mes prix modestement.

Il est bien vrai qu'en entrant dans la salle,
On aperçoit des objets fort brillants
Qu'aux yeux de tous, avec soin, l'on étale
Sous des aspects un peu trop séduisants.
Je ne sais quoi sous le gilet remue ;
Il faut ici l'avouer franchement ;
Oh ! j'en ai vu bien plus d'une âme émue ;
Mais tout cela tient au tempérament.

Gagner un prix, c'est toute une conquête ;
Rentrer chez soi muni d'une cuiller,
C'est pour plusieurs une charmante fête ;
C'est le bonheur qu'on apporte au foyer.
La mère alors se montre caressante ;
Elle applaudit aux succès de l'époux ;
Puis, se mirant dans la cuiller brillante,
Tous les moutards sautent sur vos genoux.

A de tels jeux, qui ne pourrait souscrire?...
De nos liens, oui, resserrons les nœuds ;
Mais pour cela il faut que chacun tire,
Il faut qu'au stand l'on soit toujours nombreux.
Puis quand l'hiver vient nous fermer la lice
Et nous priver d'un plaisir si goûté,
En attendant que la saison finisse,
Fondons toujours des balles pour l'été.

Il est d'ailleurs d'une sage prudence
D'avoir chez soi telle provision :
Si les Prussiens qui ravagent la France,
Toujours guidés par leur ambition,
Allaient soudain prendre la fantaisie
De visiter nos paisibles cantons,
Alors, tireurs, chargez, je vous en prie !
Et faites tous d'innombrables cartons !

L. M.

Les décorations et les décorés.

Ce sujet a été traité d'une manière très originale et très saisissante dans un discours prononcé dernièrement au théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris, par M. Henri Cernuschi, celui-là même qui devint populaire en un jour pour avoir, au mois de mai dernier, donné 200,000 fr. au comité antiplébiscitaire de la gauche. Voici les passages les plus saillants de ce discours :

« S'il était possible de parler avant que d'ouvrir la bouche, je profiterais de cette possibilité pour vous prévenir que, n'étant pas né en France, j'ai une très mauvaise prononciation, que ma diction est très incorrecte et ma phrase très embarrassée. Mais vous voyez que, avant même de vous faire des excuses, je suis forcé de vous révéler mes défauts ; je vous prie donc de vouloir bien redoubler pour moi d'indulgence.

Je ne suis pas né en France, mais j'habite la France depuis si longtemps que tous les Français qui n'ont pas vingt ans ont moins de France que moi. J'ai pris part à beaucoup de luttes, et je suis ici pour prendre part à beaucoup de vos angoisses. Je sens que j'ai en moi quelque chose de français, et je vous supplie de me permettre, en parlant des intérêts publics, d'employer le mot *nous* ; sans cela je ne pourrais pas me tirer d'affaire.

Il paraît, d'ailleurs, qu'on a reconnu que j'avai quelque chose de français, car on a jugé utile de m'éloigner de France il y a quelques mois ; j'ai été

obligé de partir, mais j'ai eu le bonheur de pouvoir être de retour le 4 septembre au matin.

Le 4 septembre n'est pas une révolution ; le 4 septembre c'est le fruit qui a mûri et qu'on cueille. Et c'est pour cela que la république est durable, parce qu'il n'y a pas de vainqueurs; les républicains n'ont pas remporté de victoire ce jour-là. Aussi ont-ils de grands devoirs à remplir.

La république est désormais la seule forme de gouvernement que la France puisse avoir. Où est le roi qui ait des épaules assez larges pour supporter et vaincre tout ce qu'il faut supporter et tout ce qu'il faut vaincre? Il n'y a que tout le monde, il n'y a que tous les citoyens qui puissent être assez forts pour porter la responsabilité d'une pareille situation. Donc, du moment que la république ne peut pas périr, nous pouvons parler comme si nous étions dans cette république depuis longtemps ; il nous est permis de jeter un regard dans l'avenir, d'expliquer certains principes, d'examiner certaines questions qui seront à résoudre. On peut donc également soulever une discussion sur les décorations et sur l'ordre de la Légion d'honneur. Mon opinion, ma thèse est que république et décorations sont choses incompatibles.

Il m'est arrivé, il n'y a pas très longtemps, de débattre certains points d'économie sociale très importants. Je me suis rendu dans les réunions où ces questions étaient agitées avec le plus de vivacité et de vigueur.

Voulant discuter le principe des décorations, j'ai cru que l'endroit le mieux choisi était celui-ci, parce que, à la première séance où j'y suis venu, j'ai vu qu'il y avait beaucoup de personnes décorées.

Je viens de dire qu'il y a incompatibilité entre le principe républicain et le principe décoratif. Mais on fait une exception, on dit : il faut faire une réserve pour la Légion d'honneur, elle a des mérites particuliers, elle n'est pas à confondre avec toutes les autres décorations, qui ne valent pas grand'chose, nous en convenons.

D'où vient-elle, cette décoration de la Légion d'honneur, c'est-à-dire la Maison corse, la Maison des empereurs I, II et III ?

Il y a beaucoup de ces choses du consulat à démolir, et il y en a quelques-unes qui sont à conserver? ce sont celles qu'il n'a pas faites. Ce sont celles qu'il a prises à la convention et au directoire ; par exemple le code civil. Le code civil, on l'appelle code Napoléon ; mais ce n'est là qu'une étiquette fausse. Ce n'est pas Napoléon qui l'a fait, et s'il y a changé quelqne chose, il n'y a introduit que les points les plus critiquables, tels que les hypothèques tacites et légales, qui sont un embarras et une infériorité dans la législation française en comparaison des autres pays européens. Eh bien! du moment qu'on abandonne le culte napoléonien, il faut y porter la main avec courage; que l'opinion publique s'intéresse à cette question des décorations, qu'on la discute et qu'on se dise: Est-ce bien possible que, étant républicains, nous soyons décorés et décorés de l'ordre bonapartiste !

Quand on aura bien examiné la question, chacun dans sa conscience et avec ses amis, il sera facile de se convaincre que ce système d'un ordre chevaleresque, échelonné par chevaliers et par commandeurs, n'a rien de républicain ni de conforme à la dignité humaine. Regardez les pays libres. Est-ce que les Suisses, ces voisins si dignes d'envie, ont des décorations? Est-ce que l'Amérique est décorée? Il y a en Angleterre l'ordre de la Jarretière, mais il date du quatorzième siècle, et il ne compte que vingt-cinq chevaliers. En Italie, c'est différent dans ce pays, le mien, qui s'est institué sous l'incubation bonapartiste, le système des décorations a pris un essor merveilleux, il a fait plus, il a fait invasion en France, et nous avons vu non-seulement des libéraux, mais un nombre considérable de républicains français couverts de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare, deux petits Saints très peu connus et des moins célèbres dans l'Olympe catholique. Et c'est le pays de Voltaire qui a accepté tout cela! Pourquoi? Parce que, étant donnés l'enchevêtrement et les convenances monarchiques, il faut de toute nécessité que, à l'exception de quelques incorrigibles, toute la masse sociale passe par l'engrenage et soit prise entre les cylindres des décorations. C'est forcé, parce que ce mécanisme de la décoration touche à tous les intérêts; et l'homme qui n'est pas décoré se trouve inférieur aux autres. Y a-t-il foule, fait-on queue : le décoré passe plus facilement que les autres, même en ce moment-ci. Un de mes amis, qui est médecin, me disait un jour : « Que voulez-vous? je ne crois pas à cette décoration qu'on m'a donnée, mais si je ne l'ai pas, ma visite vaut la moitié moins. » En sorte que vous voyez, dans cette Eglise, comme dans beaucoup d'autres, des augures qui se rient eux-mêmes de la religion qu'ils professent. Je le répète, un pays libre ne connaît pas et ne doit pas connaître les décorations. Washington n'a pas eu la croix de la Légion d'honneur, ni Guillaume Tell, ni Lincoln, ni Grant ; et ce que d'autres peuples font, la France peut le faire et le fera.

Il y a un autre motif qui me détourne du système décoratif, c'est qu'il a dans sa constitution quelque chose qui se rattache au communisme. Dans le communisme, qu'est-ce qu'on suppose? On suppose que tout est commun, et que cependant il y a un chef, — empereur, roi ou communier, on l'appellera comme on voudra, — qui distribue le bien-être, la propriété, le capital, la richesse. A chacun sa ration. Vous savez ce qu'il en est du système de rationnement et combien il procure d'agrément.

Je dis donc que dans le communisme tout se rationne, et j'ajoute qu'avec le régime des décorations on rationne l'honneur sous forme de rubans coupés par morceaux. Et c'est là un grand danger de servitude, quand tout est combiné de telle façon que chacun est condamné à espérer une décoration dans l'intérêt de sa situation, de son profit pécuniaire, de sa famille. Il faut l'attendre ; le pouvoir vous la fait attendre longtemps ; pendant qu'on l'attend, on ne peut faire d'opposition, et quand on l'a obtenue on dit : « Comment? il est décoré et il fait de l'opposition ! » Il y a là un artifice contre lequel les républicains doivent se mettre en garde. Quel est

mon espoir ? ce n'est pas qu'on rende des décrets ; mon espoir, c'est qu'il s'établisse des mœurs républicaines. La plus grande récompense, elle est donnée par l'opinion ; mais il y en a encore une plus belle, qui est donnée par la conscience. Il n'y a pas de popularité, il n'y a pas de couronne civique qui égalent le contentement suprême que l'on éprouve quand on peut se dire à lui-même : Tu as bien fait.

En sortant de cette sphère si intime, qui est celle du stoïcisme véritable, je peux invoquer l'autorité toute récente d'un homme que je n'ai pas l'honneur de connaître, à qui je n'ai jamais parlé, le général Trochu. Vous avez lu tous sa belle lettre, où il déclare ouvertement que la meilleure récompense, que la seule pour laquelle on puisse faire le sacrfice de sa vie, c'est l'opinion publique ; il l'a dit, il l'a écrit, il l'a imprimé ; mais on objecte : Pourquoi le général Trochu porte-t-il lui-même des décorations? C'est là une matière très délicate ; cependant je ne crois pas sortir des limites permises en ajoutant ceci : On m'a dit qu'on lui avait posé à lui-même cette interrogation, et qu'il y avait répondu : « Je ne tiens pas du tout à mes décorations, mais je ne crois pas devoir les détacher de ma poitrine, parce que cela pourrait blesser mon entourage, qui peut-être sous l'exemple croirait lire un reproche. »

Je conclus, et je vous demande pardon d'avoir trop parlé. Ma thèse est celle-ci : La république est fondée, personne ne peut la détruire. Avec la république, pas de décorations, mais nous sommes des gens raisonnables, nous voulons vaincre par la persuasion, nous voulons que les décorés fassent ce qu'a fait l'officier à la médaille du Mexique de ce matin, qu'ils renoncent peu à peu à porter leurs décorations, qu'ils se décorent eux-mêmes. Et, ce jour-là les hommes de France auront remporté une victoire de dignité et d'honneur, qui sera durable, qui sera un grand exemple, victoire d'honneur et de dignité qui, comme le 4 septembre, n'aura pas coûté une seule goutte de sang. »

Expiation.

(*D'après l'allemand de C. Horn.*)

VIII

Tout d'un coup, un sifflement aigu se fit entendre dans la voile. Siegfried effrayé regarda. Le ciel était chargé de gros nuages noirs et un violent coup de vent lança la péniniche bien avant sur le lac. Des roulements sourds retentirent dans le ciel, et les échos de la colline les répétèrent. — Laisse-moi, enfant, dit Siegfried, nous sommes en danger, il y va de la vie. Et en effet la péniche était ballotée, comme une coquille de noix sur les ondes en furie. Les vagues couronnées d'écume blanche commencèrent à envahir le frêle bâtiment, une épaisse nuée s'abattit sur le lac, et, dans l'obscurité, le vent mugissant eut toute prise sur la voile et les cordages. Siegfried, avec toute sa vigueur, avait peine à se retenir en se cramponnant au mât. « Couche-toi sur le fond du bateau, Hilda! C'est un grain de vent qui sévit sur le lac! » cria-t-il à la jeune fille d'une voix étranglée par l'émotion. Et il parvint à passer les cordes autour de la voile carguée. Cependant le vent, sautant à chaque instant sur un autre point de l'horizon, avait encore grande prise sur le mât, ce qui tenait la péniche sur le flanc. Siegfried essaya d'enlever le mât pour le jeter par dessus le bord. Mais ses forces n'y suffirent pas. Le vent redoublait de violence, et l'obscurité était devenue si grande qu'il avait peine à distinguer la jeune fille couchée dans le fond du bateau. Il fit un effort suprême, souleva le mât et le renversa, mais lui-même, succombant sous les efforts du vent, perdit l'équilibre et tomba, avec le mât et les cordes, dans l'onde en furie. Un cri sourd se fit entendre au milieu de la tempête, et le bateau fut ballotté comme un berceau sur la surface du lac. Une forte grêle vint augmenter l'horreur de cette scène, après quoi l'orage se dissipa. La lumière du jour reparut, le ciel s'éclaircit, le lac redevint calme dans son cadre de saules et de frênes. Vers son milieu se balançait la péniche avec Hilda étendue sans connaissance. A quelque distance surnageaient, en un monceau, le mât, la voile et les cordages.

La pluie cessa. Le soleil se fit jour à travers les nuages. Les collines et les arbres rafraîchis reparurent dans toute leur fraîcheur. Le lac fit briller des milliers de perles formées par son écume. Les oiseaux se remirent à sautiller sous le dôme du feuillage, lissant leurs plumes et reprenant leur doux gazouillis. Alors un promeneur seul descendit la colline pour gagner le sentier qui serpente autour du lac. C'était le vieux baron. La tête toujours très haute, les mains derrière le dos, enfoncé dans ses méditations, il suivait son chemin ordinaire. Alors son œil rencontra le bateau désemparé au milieu du lac, et il y reconnut une personne évanouie. Une profonde angoisse se peignit sur ses traits. Plus loin, il vit la voile, le mât, les cordages ballottés par les flots, et de temps à autre quelque chose de noir, ressemblant à un homme, mais comme la vague qui l'avait soulevé l'engloutissait incontinent, il ne put, malgré ses efforts, reconnaître ce que c'était. Et l'angoisse qui s'était peinte tout à l'heure sur son front lui tomba comme un plomb sur le cœur. Et se hâtant selon que ses forces le lui permettaient, il regagna précipitamment le parc. Il en revint bientôt, suivi du jardinier et de quelques domestiques. On détacha de sa chaîne un canot, et à coups de rames précipités, les hommes gagnèrent la péniche voguant à l'aventure. Le jardinier sauta dedans et releva la personne étendue sans connaissance au fond. Sa figure portait encore l'expression du tourment et de l'angoisse que le jeune cœur avait éprouvés en si peu d'heures. Il la posa doucement sur un banc rembourré, et prenant les avirons pour ramener l'infortunée à bord, il dit à ses compagnons : « Allez au mât et voyez quel est le malheureux qui surnage à côté, peut-être pourra-t-on encore le ramener à la vie! » Cependant le vieux baron, debout sur le bord du rivage, regardait invariablement l'objet noir qui était près du mât. Les domestiques venaient de le sortir de l'eau et l'avaient déposé dans le canot. Il les vit tourner vers lui des regards pleins de consternation.

(*La fin au prochain numéro.*)

La montr' à sélâu dé Plliambouâi.*

Quatr' âu cin pahîsan d'Ulon revegnon de la faîre dâi Mosse, pâi onna sarra nè, io l'avion prâi on falot po s'écclaîrî.

L'arrevâvon â Plliambouaî, é Tchoupin k'éiâi on bokenet à la bounna é ke martsivé dévan avoué lo falot dese dince : S'ébahia kin' âura l'est ?

— F'a bio fêré dé lo savâi, lâi dese Tatset, va vouaîtî à la montr' à sélâu k'est contra cllia grocha maison à man gautse.

Noûtron Tchoupin va sé gangelié su on moué dé dzévallé, lâivé son falot, vouaité.

..... —, ma diabllio la mitta ke vayai ke dâi ixe é dâi bâton.

— Kin' aura est-te ? lai démandé Tatset ..

— Vin lo verré té-mêmo, ke l'âi répon Tchoupin, in châutin avau, kâ por mé né compringno gott' à cè relodzo, ke n'a rin ke dâi bâton du la mi-nè.

Lâpia d'amon. L. C.

* Plambuit, hameau de la commune d'Ollon.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.